

Les clandos du Golfe

... Depuis qu'on lui a attribué une concession sur la plage de Aïn Achir où il dispose d'un petit fast-food et de quelques chaises et tables en plastique qu'il loue aux vacanciers, S. ne pense plus à abandonner sa famille et son pays...

Le vent redouble de férocité. Il jette, contre les récifs abandonnés par les pêcheurs du vendredi, les vagues furieuses et de ce choc sulfureux, naissent des milliers de perles qui retournent là d'où elles sont venues : le grand océan. La tristesse de la mer, quand les éléments de la nature sont en furie, est d'une sublime beauté. On s'habitue à l'aimer sereine et tranquille sous le soleil méditerranéen, accueillant par vagues successives les cohortes joyeuses des baigneurs et cette image suffit à notre bonheur. Mais lorsqu'on y va en hiver, par ces terribles journées de grand froid et de vents enragés, on y découvre un charme particulier et, pour peu que l'on soit installé devant une belle cheminée et que l'on puisse la voir par de grandes baies vitrées, le charme devient féerie... Nous n'avons pas de cheminée, mais les radiateurs à gaz nouveau style, qui s'accrochent au mur facilement et traitent automatiquement les gaz brûlés, peuvent faire l'affaire, d'autant que leur belle flamme nous rappelle les cheminées d'antan.

Une harga qui tourne souvent au drame

Par contre, les baies sont bien là. De l'en-droit où je me trouve, la vue est dégagée totalement sur la mer en furie. Le petit morceau de plage est invisible et l'on a l'impression d'être sur un navire. Les vents hurlent sans arrêt et leur sifflement se répand dans tout l'établissement. C'est alors que monte la mélodie dédiée à la mer. Je passe ainsi de longues heures à contempler ce spectacle bouleversant et je



m'en veux de ne pas être un cinéaste pour immortaliser, par un long travelling sous la pluie, cette mer aux couleurs changeantes qui gueule dans le vent comme une mère explorée. Dans ce hurlement et ce fracas, une voix, à peine audible, m'appelle. Je me retourne. C'est un jeune homme d'une trentaine d'années qui prononce mon prénom en lui accolant un timide «tonton» qui me va droit au cœur. Je ne le connais pas, mais lui me connaît : «Je suis l'un des gosses qui vendaient des cacahuètes à l'Auberge, il y a une quinzaine d'années !» Ah qu'il a grandi ce môme ! Le voilà un jeune homme, lui qui dépassait à peine le lourd couffin chargé de fruits secs et d'arachides.

La rencontre sera longue. Et fructueuse... Les enfants de la mer ont toujours des histoires croustillantes à vous raconter. Et de nos jours, s'il ne s'agit plus de pittoresques aventures de pirates, le goût du risque et le charme de la découverte qui les caractérisent en font toujours des chapitres colorés qu'on prend un malin plaisir à feuilleter. Aujourd'hui, l'actualité de la mer est celle de l'émigration clandestine. Ces «harraga», comme on les appelle, alimentent une chronique qui tourne souvent au drame. Je connais des familles qui ont perdu des êtres chers, d'autres qui ignorent jusqu'à présent le sort de leurs enfants, d'autres encore qui continuent d'espérer en croyant que leurs gosses croupillent dans une prison tunisienne.



Photos : DR

La Sardaigne ? Non, c'est Bizerte !

La harga est une réalité quotidienne et il m'arrive souvent de voir partir d'ici, mais aussi de la Caroube, de Sidi Salem et d'autres plages encore de ce grand golfe qui va jusqu'au Cap Rosa, ces barques surchargées, véritables cerceaux flottant. Je lève souvent les mains, non pas pour leur dire «Bon voyage !», mais pour prier : «Dieu, faites qu'ils arrivent à bon port !» C'est que cette partie de la Méditerranée est fort dangereuse. Tous les clandestins rescapés racontent que, même par beau temps, les risques sont omniprésents : «Une fois, raconte un passeur, nous sommes partis alors que la mer était très calme. La météo n'annonçait rien de particulier et le soleil était au zénith. Tout se passait bien au début, mais à quelques kilomètres des eaux territoriales, la barque se mit à tanguer rageusement. Il y a des courants terribles dans cette zone.» Tous sont unanimes : un beau temps n'est pas toujours synonyme de voyage sans problème. Et il y a aussi les pannes de moteur, les barques qui prennent de l'eau, les imprévus, les GPS qui déraillent.

Mon interlocuteur a commencé la «harga» par un voyage clandestin qui le mènera en... Amérique latine. La harga n'avait pas encore rencontré les petites barques et elle se faisait à bord des grands navires marchands. Dans un reportage publié il y a quelques années, j'avais raconté l'expédition de S. digne d'un roman d'aventure au long cours.

L'enfant de Toche échouera au Brésil et connaîtra différentes péripéties avant de rentrer en Algérie. Une fois dans son pays, il échafaudera le plan d'une autre harga, mais à bord d'une barque cette fois-ci. Destination : la Sardaigne, distante des côtes bônoises de 150 kilomètres environ. C'est l'un des premiers à tenter l'aventure. Un bien périlleux voyage puisque la tempête surprendra les clandestins à 80 kilomètres de la Sardaigne. Elle fut périlleuse et tous les rescapés en gardent de terribles séquelles. Après avoir cru que leur dernier moment était venu, ils furent jetés par les vents sur une côte inhospitalière. Les secours arrivèrent aussitôt : ils avaient échoué non pas en Italie, mais près de... Bizerte !

Les clandestins que je rencontre me racontent tous les mêmes histoires. La tempête, l'arrivée en Sardaigne, le centre de transit, l'escapade vers le continent, le voyage vers la France, le refoulement, le retour en Algérie et l'inévitable recommencement. Mon reportage sur l'aventure de S. se terminait par son engagement formel à reprendre la mer dès que les conditions le permettraient. J'avais beau lui parler de ses parents, lui montrer le bébé qu'il tenait dans ses bras, il me répétait qu'aucune force ne l'empêcherait de repartir... Et pourtant, il est toujours là. Il suffit de si peu pour les garder ces mômes désorientés, perdus, exclus de cette société qui a perdu toutes ses valeurs.

Depuis qu'on lui a attribué une concession sur la plage de Aïn Achir où il dispose d'un petit fast-food et de quelques chaises et tables en plastique qu'il loue aux vacanciers, S. ne pense plus à abandonner sa famille et son pays.

La corniche aux miradors

Je suis allé le revoir du côté de Aïn Achir, dans cette zone militarisée à outrance que j'ai appelée un jour «la corniche aux miradors». Il y a d'abord la plage militaire parce qu'en Algérie, les militaires ne se baignent pas avec le peuple comme dans tous les pays du monde ! Et la police n'a pas trouvé mieux que de prendre une portion de la plage de Aïn Achir, installant un centre de repos pour flics qu'elle aurait pu construire ailleurs. En face, c'est la gendarmerie qui a bouffé des terres qui auraient pu servir au tourisme. Qu'attendent les Douanes et la Protection civile pour achever cette œuvre et nous interdire totalement l'accès à cette langue de terre qui se termine par le beau Cap de Garde ?

S. était là à servir quelques clients venus de Constantine dans un car garé tout près du fast-food. Il nous accueillit avec chaleur et nous proposa aussitôt son fameux thé à la menthe. J'étais accompagné d'un journaliste du quotidien américain *The Wall Street Journal* qui faisait un reportage sur la harga. Des amis d'Alger l'avaient orienté vers moi. Je faisais le traducteur. S. fera remarquer à notre hôte que s'il a décidé d'émigrer, ce n'est pas pour les sous : «Vous savez, nous n'avons pas à nous plaindre ici et nous ne sommes pas dans la même situation que les jeunes qui viennent du Sahel. Eux sont vraiment dans le besoin et partent en Europe pour travailler dur et envoyer des mandats à leurs parents. Moi, j'ai un père qui gagne bien sa vie. Nous avons une maison et je ne manque de rien. Nous partons là-bas pour voir cette Europe que l'on nous décrit comme le paradis. Mais beaucoup d'entre nous déchantent et reviennent. On parle beaucoup de ceux qui restent mais on ne parle pas assez de ceux qui reviennent ! Et, pour être franc avec vous, je vous dirai que ceux qui restent ne sont pas toujours de bons travailleurs : j'en connais qui vivent grâce aux larcins...»

Un autre harrag se joint à nous. Celui-là est un passeur, un vrai. Il ne veut pas parler de l'argent qu'il reçoit contre une traversée toujours risquée mais revient sur le même sujet : «Moi, je vais là-bas juste pour emmener les jeunes. Ça ne m'intéresse pas de vivre en Europe. J'ai toujours l'impression que nous sommes mieux ici quand je vois les Européens faire des calculs sans arrêt. Ils achètent les pastèques par



Récemment, plusieurs jeunes connurent un sort dramatique : leur barque n'a pas résisté à la tempête et ils sont toujours portés disparus. On m'a appris que la mer a rejeté le corps de l'un d'entre eux sur une plage déserte de cette longue corniche qui sommeille en cette période hivernale. Et il y a tant d'autres histoires à raconter sur les clandos du Golfe. En regardant cette mer démontée hurler de toutes la force de ses vagues tumultueuses, j'ai l'impression qu'elle aussi, s'est mise à parler. Et, dans la nuit noire qui tombe sur le Golfe, je crois même qu'elle pleure aussi...

M. F.

Par Maâmar Farah
maamarfarah20@yahoo.fr

tranches ! Le pain est trop cher ! Ils sont tout le temps en train de courir derrière l'euro. J'ai l'impression que nous prenons plus le temps de vivre ici et que certaines valeurs, disparues là-bas, se maintiennent ici...»

Je ne comprenais pas qu'elle puisse me dire : «Je t'aime»

Le journaliste étranger ne comprenait plus rien. Il était venu avec l'idée de rencontrer des jeunes désabusés, anéantis, parlant de l'Europe comme d'un paradis et il tombe sur ces jeunes au patriotisme à fleur de peau. Aujourd'hui, je pense qu'il a dû me soupçonner d'avoir sélectionné les interviewés comme on le faisait du temps du parti unique. Moi, je n'étais pas surpris car je savais que ce n'était ni le travail, ni l'argent qui attirait les jeunes. Ce qui les attire, c'est la vie de jeune car ici ils ont une vie de vieux. On ne leur propose que la religion et avec la religion, seule, on ne peut pas vivre ses rêves de jeune. Ils ont besoin de loisirs, de tolérance et de compréhension. En outre, la société hypocrite a fermé les portes de l'épanouissement à ces jeunes désœuvrés qui ne trouvent même pas une structure culturelle digne de ce nom pour se cultiver ou donner libre cours à leurs dons !

J'ai rencontré un autre émigré clandestin qui est maintenant installé légalement en Italie et qui m'a raconté son histoire : «Comme tous les harraga, j'avais échoué dans la banlieue d'une grande ville européenne, en l'occurrence Rome. C'était très difficile pour moi, je n'avais ni papiers, ni argent. Je vivais dans un wagon déclassé, au fond d'une gare désaffectée. Je ne sortais de mon trou que pour chercher de la nourriture. Un jour, j'ai rencontré une fille très belle. Elle avait une beauté de star. Blonde à la silhouette fine et élancée, elle avait les yeux d'un bleu qui me rappelait la couleur de la mer en hiver du côté du Lever de l'aurore, dans ma Bône chérie. Comment pouvait-elle s'intéresser à un type comme moi, moche, sale et sans boulot ! Chez nous, en Algérie, les filles ne te regardent que si tu as de l'argent et une belle bagnole. Je ne comprenais pas qu'elle puisse me dire : «je t'aime». Le week-end, lorsque ses parents partaient vers leur résidence secondaire, elle m'emmenait chez elle. Je pouvais enfin prendre une douche et manger à ma faim. Le jour où elle m'annonça qu'elle voulait m'épouser, je n'en croyais pas mes yeux ! Moi, ya kho ! Impossible ! Pourtant, c'était vrai. Les parents furent compréhensifs et tout se passa bien ! Evidemment, mon comportement dans mon travail et dans mes relations avec ma belle-famille est exemplaire ! J'honore mon pays...»

Souvent, les histoires ne se terminent pas comme dans un beau roman d'amour.